Mercredi 25 juin 2014 - 13 h 43 [GMT + 2]

NUMERO 411

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien

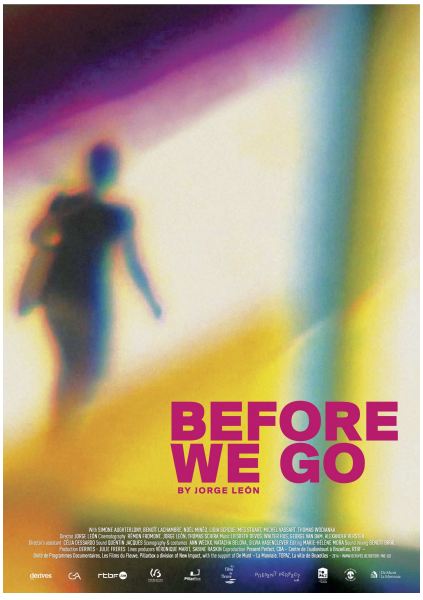
La voix de Lacan à Marseille

Le cinéaste Jorge Leon nous fait savoir que *Before We Go*,
le film qu'il a tourné l'été dernier à Bruxelles, à l'Opéra de la Monnaie,
est sélectionné en compétition internationale au FIDMarseille.

La projection aura lieu à Marseille, le 5 juillet à 19h45 au Mucem.
Il s'agira d'une première mondiale.

Le film s'ouvre sur un écran noir et sur la voix de Jacques Lacan
qui évoque la mort lors de son intervention à Louvain.

La bande annonce du film à retrouver ici



Espagnols, encore un effort…

Chroniques ibériques de Miquel Bassols

La séquence a été rapide, très rapide, et plutôt bizarre par rapport aux usages et aux habitudes monarchiques.

Le 2 juin : abdication inattendue du roi Juan Carlos I, annoncée à la télévision non pas par lui-même mais par le président du gouvernement espagnol. Quelque mois plus tôt, Juan Carlos avait déclaré, de façon explicite et insistante, son désir de ne pas abdiquer, de continuer jusqu'à la fin, conformément à ce qu'on l'attend d'un roi, malgré ses problèmes de santé et les critiques croissantes envers sa personne comme envers les membres de la famille royale. Peu après, le roi prononce un discours télévisé pour expliquer son abdication, visiblement bouleversé. On a commenté le fait : il a fallu enregistrer deux fois son discours car, la première fois, il a éclaté en sanglots.

Le 11 juin : débat précédant un vote au Congrès espagnol sur une loi organique pour organiser, dans l'urgence, l'abdication. La loi est approuvée à la grande majorité, mais on note l'abstention des nationalistes (catalans, basques et ceux des Îles Canaries) et le vote contre de ladite « gauche plurielle » (alternative, écologiste et fédéraliste). Le parti socialiste, à « l'âme républicaine » – son président Pérez Rubalcaba *dixit* –, a fait montre cette fois d'un bon esprit de corps monarchique. Un corps entier et presque unifié – le député socialiste basque Odón Elorza s'est abstenu, faisant exception. Divers députés réclament un referendum pour décider de la forme d'état : mettre au choix monarchie ou république. Les sondages de rue indiquent qu'une majorité d'Espagnols serait favorable à cette consultation, dans le fil du « droit à décider » – la même expression est utilisée en Catalogne pour réclamer une consultation pour l'indépendance –, surtout les plus jeunes qui n'ont pas connu la fin du franquisme, lorsque le dictateur a désigné le roi comme son successeur.

Le 17 juin : le Sénat approuve la loi à une large majorité. Selon les enquêtes d'opinion, l'appui à la monarchie, de moins de la moitié des Espagnols, continue de baisser, et plus de la moitié d'entre eux aimerait que l'on propose un referendum, sous la forme « monarchie ou république », afin de décider de la forme d'état la plus désirable pour l'Espagne.

Le 18 juin : le roi approuve la loi d'abdication dans son dernier acte, au Palais Royal.

Le 19 juin : proclamation du nouveau roi Felipe VI, avec moins de pompe par rapport aux usages antérieurs et moins de monde dans les rues de Madrid que ce que l'on attendait.
Un fait plus bizarre encore, le roi Juan Carlos n'est pas présent lors de la proclamation du nouveau roi – « pour ne pas lui ôter le rôle principal» –, et une partie significative de la famille royale, impliquée dans des faits notoires de corruption, non plus. Résultat : les absences sont plus visibles que les présences.

En effet, tout a été très rapide. Au total, pas plus de dix-sept jours pour mettre en place la succession urgente d'un règne de trente-neuf ans.

Le programme continue : un jour après, **le 20 juin**, on dépose au Congrès l'amendement d'une loi pour « *aforar* », pour préserver le privilège de juridiction de Juan Carlos et le protéger de toute demande pénale et civile, en laissant seulement au Tribunal Suprême le pouvoir de le juger. On spécule depuis longtemps, en raison des plaintes judiciaires qui pèsent comme une épée de Damoclès sur sa personne, en plus de celles qui sont portées contre une partie de la famille royale, sur la façon dont, après son abdication, il se trouvera dans une situation qui ne sera plus juridiquement inviolable. Ainsi en va-t-il de la demande de paternité d'un supposé fils bâtard de douze ans de plus que Felipe, et d'une série d'actions en justice pour corruption s'étendant ces dernières années à divers membres de la famille.

Décidément, l'Espagne du XXIe siècle ne veut plus qu'un roi vive comme un roi. Autrefois, un roi pouvait chasser les éléphants s'il le voulait, avoir des aventures et des fils bâtards, accueillir sous son manteau une opération quelconque, aussi obscure fût-elle. Une fois que le semblant de la monarchie a commencé son déclin – oui, il est vrai, suivant le déclin de l'*imago* paternelle prédite par Lacan –, sa restauration stable paraît difficile, après une succession faite de façon aussi forcée et précipitée.

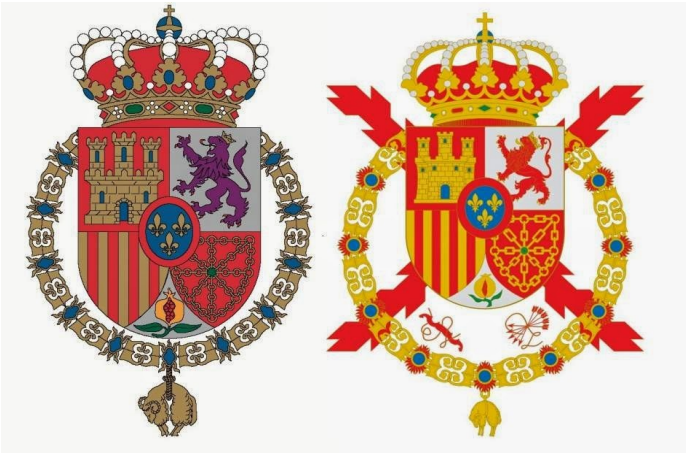
L'urgence de tout ce processus rapide de succession ne peut se comprendre sans repérer les deux thèmes majeurs qui déterminent aujourd'hui la politique du gouvernement actuel de l'État espagnol, deux thèmes face auxquels il n'y a pas de réponses claires et précises. Le premier est le cours imparable en Catalogne de ce que l'on appelle le « droit à décider » sur l'indépendance, qui débouchera le 9 novembre prochain sur un rendez-vous avec les urnes. Le second est l'apparition soudaine, disruptive et décidée, du mouvement Podemos – *Yes, we can* –, surgi d'une gauche atypique, de mouvements de base et d'associations citadines, et qui ont obtenu rien de moins que cinq députés aux élections européennes face à la chute très claire des deux partis qui ont jusqu'à maintenant la majorité au Congrès, le Partido Popular (PP) au pouvoir et le Partido Socialista Obrero Español (PSOE) dans l'opposition.

L'espoir monarchique des deux partis, et même l'espoir de ceux qui se sentent paradoxalement avoir une « âme républicaine », est que le nouveau et jeune roi Felipe VI rende possible une sorte de seconde transition que la démocratie espagnole d'aujourd'hui ne voit pas comment mener à terme.

La première transition, de plus en plus discutée pour ce qu'elle a laissé dans l'ombre, fut le passage du franquisme à la démocratie à la fin des années soixante-dix. Cette deuxième transition devrait retisser les liens rompus d'une Espagne improbable avec une Catalogne et un Pays Basque qui regardent plus vers l'Europe que vers eux-mêmes. Tâche donc difficile pour un roi qui tient son nom de Felipe V, dans la dynastie bourbonienne, roi qui avait aboli les institutions catalanes (gouvernements et universités) en 1715.

Mais cette transition devrait aussi rendre possible la restauration des ponts du pacte social qui se sont effondrés avec le néolibéralisme féroce qui continue de se nourrir de la « crise » et de ses fausses sorties. Très difficile pour un roi, spécialement à l'époque où les monarchies connaissent partout dans un déclin inévitable.

Les semblants ont en effet leur importance, et d'abord ceux qui *cessent de s'écrire*. Soulignons deux petits détails qui n'ont rien de banal dans le maquillage des symboles en jeu dans cette succession. Il s'agit de deux éléments qui sont effacés du blason de l'actuel roi Felipe VI par rapport à celui de son prédécesseur, son père Juan Carlos I, apparemment pour être considérés comme « symboles franquistes ». Mais il faut savoir aussi d'ou ils proviennent.



Blason de Felipe VI Blason de Juan Carlos I

Le premier est la Croix de Bourgogne, rouge et jonchée de nœuds de branches coupés, emblème introduit en Espagne en 1506 par le roi Philippe le Beau, après son mariage avec la reine Juana I de Castilla. C'était le signe distinctif de la maison royale de sa mère, Marie de Bourgogne. De symbole de l'union hispano-française, il était devenu symbole de l'empire espagnol de l'outremer et, plus récemment, il est devenu un symbole pour les mouvements carlistes les plus réactionnaires.

Le second est plus énigmatique, même s'il est évident. Deux symboles du franquisme et de la Phalange espagnole (organisation nationaliste d'obédience fascisante), le fameux joug et les flèches avec le nœud gordien, ont disparu du blason de Felipe VI.

Il faut tout de même savoir que l'origine de ces deux symboles est issue de l'alliance dans laquelle on a toujours tenté de fonder l'impossible mythe d'origine de la nation espagnole.

On connaît la référence aux Rois Catholiques, Isabel et Fernando, qui donne corps à cette origine dans le lien entre le règne de Castille et le règne d'Aragon. Le Y d' Ysabel était symbolisée dans le joug (*Yugo* en espagnol), le F de Fernando, dans les flèches *(Flechas* en espagnol).

L'instance de la lettre offre ici un autre sens à cet effacement qui cesse d'écrire le rapport royal entre les sexes où se serait fondée l'unité de l'Espagne.

Le premier discours de Felipe VI a voulu mettre l'accent spécialement sur cette coupure historique, sans trop d'espoir d'ailleurs : « Une nation n'est pas seulement son histoire, elle est aussi un projet intégrateur, éprouvé et partagé par tous ». Ainsi que l'ont déjà signalé divers commentateurs politiques, c'est justement cela « un projet intégrateur et partagé », celui qui se voit aujourd'hui rompu pour beaucoup de citoyens, et pas seulement catalans et basques.

Ainsi donc, *du roi au pire ?* Quand ce qui reste de la pure perte des semblants ne suffit pas : Espagnols, un effort encore si vous voulez être républicains !

***

La longue nuit de la destitution des pères

par Élise Clément

La reprise de Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas *au théâtre de l'Œuvre*

L'intimité de la petite salle du théâtre de l'Œuvre. Sur scène un homme au ventre absolument rond. L'unique Jean-Quentin Châtelain. Une table, une chaise, des feuilles. Velours rouge pour les spectateurs. Une sombre lumière baigne l'espace et annonce déjà l'humour noir de « l'homme Kertész » (1). L'homme se tapote l'arrondi sous le nombril et fait circuler son souffle. Par petite pression des mains, il appuie sur son ventre, comme pour tendre la peau d'un organe à part entière, après avoir incorporé la profondeur du monologue de Kertész. La digestion sans cesse du cri retentissant dans la nuit des temps d'un homme qui dans l'écriture sillonne sa possibilité de vivre et la nécessité d'une mise en garde universelle de « l'Holocauste comme culture », au prix de la radicalité de sa vie.

« […] car depuis que les usines de la mort se sont ouvertes çà et là et dans tant d'endroits, c'est fini, pendant un bon bout de temps il n'y aura plus rien de sérieux à prendre au sérieux, du moins en ce qui concerne l'image du pouvoir, de n'importe quel pouvoir » (2).

Sur scène. L'homme-comédien contrôle la tuyauterie. Respire. Halète. Encore. Se baisse, se redresse. Et paraît malaxer un nœud invisible à l'intérieur de sa machinerie-vibrante. Au tour de l'élasticité des bretelles, et hop se tendent les deux cordes de son coffre-voix ! Et ne s'entendrait que le souffle de silence pulsé qui en sort, s'il ne fallait le disputer avec le bavardage des voisins, qui attendent la lumière ou la voix du maître pour se taire. Bien plus celle de l'ouvreur qui intime de couper tout portable ! Ciel, clame la salle, mon portable !

Cette mise en scène d'avant la plongée articulée du *Kaddish*, cette mise en voix souterraine de Châtelain, incarnation absolument géniale et troublante du Kertész de l'écrit, fait déjà écho, par la mise en corps silencieuse propre au théâtre, à celui du corps en souffrance du monologue.

« […] [M]on corps aussi m'est étranger qui me tient en vie et finira par me tuer, écrivais-je. "S'il m'arrivait une fois, une seule fois dans ma vie, de vivre durant un instant au rythme des fonctions détoxicatives de mes reins et de mon foie, des fonctions péristaltiques de mon estomac et de mes intestins, aspiratoires et expiratoires de mes poumons, systoliques et diastoliques de mon cœur[…]"» (3). Ou l'incarne pour celui qui l'a vécu et écrit. Un don à l'œuvre. Entre hommes.

C'est taillé au scalpel de l'impitoyable lucidité de « L'homme Kertész » (4) qui se scrute au tréfonds de lui-même, avec tous les détours nécessaires aux méandres de sa quête de vérité, « parce que la vérité est ce qui [le] consume », qu'il se livre un combat sans merci, à la lettre, pour déterrer les causes profondes de cette oraison funèbre donnée à un enfant qui aurait pu naître, cependant pas.

« "Non !" » – je ne pourrais jamais être le père, le destin, le dieu d'un autre être,
« "Non !" » – non jamais ne peut arriver à un autre enfant ce qui m'est arrivé dans mon enfance,
« "Non ! " – criait, hurlait en moi quelque chose, il est impossible que cela, c'est-à-dire l'enfance, lui arrive – t'arrive – m'arrive, oui, et alors je me mis à raconter mon enfance à ma femme […] » (5).
Ce non scande le monologue d'un homme qui se souvient de sa vie avec son ex-femme, « la belle juive », tâtonne pas à pas, cherche les articulations logiques, explore les causes de son désir décidé d'un refus à la paternité dans la nuit noire de la rumination. Ce « […] premier coup de pelle à la tombe qu' [il se] creuse […] » (6). Se souvenant aussi que refuser de donner la vie à un enfant, c'est refuser de faire de sa femme une mère. Et « … "que donc je vais à nouveau tendre la main vers toi et te désirerai, et ne désirerai que posséder ton corps ; et en même temps, c'est-à-dire quand toi tu tendras la main et sera enfin mienne, je mettrai un frein à ta ferveur pour ce que j'imagine être ma *liberté*…" » (7).

Imre Kertész va remonter à l'avant expérience concentrationnaire de son adolescence. Se souvenir du divorce de ses parents qui a creusé une brèche dans le réel de son enfance : comment ne pouvaient-ils plus s'entendre, ils avaient cependant bien la même langue ? Une énigme, la séparation du couple parental. Se dit avoir été un « fils-de-mère repoussé », avant d'avoir survécu à son père, assassiné à Mauthausen. Si c'est le père qui l'avait repoussé, il aurait été du côté de la transcendance, mais côté mère, selon lui, cela poussait le fils à penser qu'il était « plutôt vers la matière malléable et modelable, était réceptif à la plasticité et croyait trouver des exemples de l'un dans Kafka et de l'autre dans Proust et Joseph Roth » (8). Cette théorie ne l'intéresse plus au moment même où il la formule. Comme une chimère de pensée qui remonte à la surface sans avoir consisté dans le temps et un repentir d'écrivain à la trace. S'ensuit le temps du rejet de la famille et qu'il consigne dans toutes sortes de notes en puisant chez les autres écrivains. « *Famille, je vous hais !* lis-je sur l'un des billets. *Nous livrer à l'enfance comme à une cause de mort,* lis-je. *Dès l'enfance, j'étais souvent étonné,* lis-je, *que la notion de pouvoir signifiât toujours terreur*, et je lis accrochée à cette remarque (celle de Thomas Bernhard), la mienne propre : " et la terreur signifie toujours pouvoir du père. " » (9)

D'un côté, l'internat et « son dirlo », qui régnait par la peur organisée et non par le respect qu'un esprit élevé appelle, il fallait jouer avec l'arbitraire des lois autoritaires et le style d'une pédagogie de l'ancienne culture, à la fois craintes, sans jamais être reconnues. Un internat qui reflétait aussi l'esprit de l'époque aux murs desquels « les éternels pères usurpateurs de la Hongrie » (10) régnaient en silence.

De l'autre, le père. Sa position symbolique et son amour aliénant, entre tendresse poisseuse et tyrannie de la demande qui commande la marche à suivre du fils. Et pour échapper au désir obscur du père, chercher le détail sur le corps, pour le destituer de sa position symbolique, le nommer « le pauvre » et pouvoir ainsi s'en émouvoir. L'aimait-il, ce père ? Il se le demande. Bien avant les camps, le pouvoir des pères est vacillant pour Kertész qui ne cesse de réellement douter de ce que les pères sont et peuvent. Déjà ailleurs, et autrement l'enfant.

« Auschwitz, dis-je à ma femme, représente pour moi l'image du père, oui, le père et Auschwitz éveillent en moi les mêmes échos, dis-je à ma femme. Et s'il est vrai que Dieu est un père sublimé, alors Dieu s'est révélé à moi sous la forme d'Auschwitz, dis-je à ma femme. » (11)

Et qu'aurait-il dit à son fils s'il l'avait questionné sur sa judéité, telle qu'elle s'était d'abord représentée à lui sous les auspices d'une « *femme chauve en robe de chambre rouge assise devant son miroir* » (12) avant de l'expérimenter ensuite comme la mort ?
Peut-être ce choix du non est-il celui d'un au-delà phallique, d'une autre jouissance, bien plus qu'un sacrifice. Il n'y croit pas, au père !

Le metteur en scène Joël Jouanneau et l'époustouflante voix-corps de son comédien, Jean-Quentin Châtelain, nous offrent, dans cette reprise au théâtre de l'Œuvre, deux heures denses qui durablement ébranlent…

Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas, jusqu'au 29 juin au Théâtre de l'Oeuvre,
55, rue de Clichy, 75009 Paris, 01 44 53 88 88 - http://www.theatredeloeuvre.fr/

1 : Il s'agit du titre de l'ouvrage de Nathalie Georges-Lambrichs & Daniela Fernandez, *L'homme Kertész. Variations psychanalytiques sur le passage d'un siècle à un autre,* Paris, Éditions Michèle, coll. « Je est un autre », 2013.
2 : Imre Kertész, *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, Arles, Actes Sud, 1995, p. 56.
3 : Imre Kertész, *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, *op. cit,* p. 85
4 : *Cf.* note 1.
5 : *Ibid*. p. 19.
6 : *Ibid.* p. 23.
7 : *Ibid.* p. 113.
8 : *Ibid*. p. 70.
9 : *Ibid*. p. 124.
10 : *Ibid*. p. 134.
11 : *Ibid*. p. 147.
12 : *Ibid*. p. 33.

***

LU CE JOUR

par Éric Laurent

Le 18 juin

L'unique selon Philippe Sollers

Lu sur le site du Nouvel observateur, publié le 15 juin 2014, un article de Philippe Sollers sous le titre « Fifty Shades of Clèves : la leçon d'érotisme de Mme de Lafayette » :

« Mme de Lafayette nous en dit long sur l'érotisme féminin. Le mariage, bon, ça va, routine sociale et enfants. Des amants ? Pourquoi pas, elles en ont toutes, mais le manège a ses limites. L'amour ? Là, c'est autre chose, l'impossible irréalisable. **Il faut amener un homme à penser qu'il n'y a qu'une seule femme au monde en dehors de sa mère, c'est la version profane de la Vierge Marie.**

La Princesse n'est pas du tout vierge, mais elle est la seule qu'un connaisseur de femmes peut aimer *pour rien*. »

Le consentement à tout dire et la fin du secret

> **S'il est toujours plus délicat de publier des cas cliniques, les journalistes peuvent, pour l'exemple, rendre publiques les confidences les plus intimes.**

Lu dans l'International New York Times, *publié le 18 juin 2014, l'article de Pam Belluck « Battling 'a terrible kind of love' ». Le premier de deux articles sur les douleurs subjectives du post-partum :*

« Cindy Wachenheim was someone people didn't think they had to worry about. She was a levelheaded lawyer working for the State Supreme Court, a favorite aunt who got down on the floor to play with her nieces and nephews, and, finally, in her 40s, the mother she had long dreamed of becoming.

But when her baby was a few months old, she became obsessed with the idea that she had caused him irrevocable brain damage. Nothing could shake her from that certainty, not even repeated assurances from doctors that he was normal.

"I love him so much, but it's obviously a terrible kind of love," she agonized in a 13-page handwritten note. "It's a love where I can't bear knowing he is going to suffer physically and mentally/emotionally for much of his life."

On March 13, 2013, Ms. Wachenheim, 44, strapped her 10-month-old son to her chest in a baby carrier and leapt to her death from the eighth-floor window of her Harlem apartment. "I became so low," she wrote in the 13-page outpouring shortly before she jumped, "thinking that if I had unknowingly caused brain damage to my beautiful, precious baby, I didn't want to live." »

Le 19 juin

Approfondissement des impasses : la recherche du « consentement total »

En 1967, Lacan saisit une impasse dans les problèmes posés à l'époque. « Problèmes du droit à la naissance d'une part – mais aussi dans la lancée du : ton corps est à toi, où se vulgarise au début du siècle un adage du libéralisme, la question de savoir, si du fait de l'ignorance où ce corps est tenu par le sujet de la science, on va venir en droit, ce corps, à le détailler pour l'échange ». (*Autres écrits*, p. 369)

Cette impasse résulte de la contradiction entre le droit et la science. Le statut juridique de la personne et son corps posé comme inviolable l'exclut de l'échange marchand. D'autre part, la science a besoin des organes du corps pour son industrie du vivant. La sociologie critique a souligné que c'est l'idéologie du don qui a permis de surmonter la contradiction. Le don permettait la « dépossession, sans pour autant transformer ces éléments en marchandises ». Au-delà, « si un individu ne peut, au nom de la dignité, vendre son corps, entier ou en parties, il est toutefois permis à d'autres (chercheurs, laboratoires pharmaceutiques) d'acquérir des droits d'exploitation commerciale pour des éléments corporels sur la base d'une valorisation juridique de leur travail. » (Lafontaine Céline, *Le corps-marché. La marchandisation de la vie humaine à l'ère de la bioéconomie*, Seuil, 2014).

Lu dans le supplément Science et Médecine du Monde, *publié le 18 juin 2014, les propos de Georges Dagher, directeur de l'INSERM, recueillis par Sandrine Cabut dans l'article « Le consentement est une question cruciale » :*

« Pour progresser dans la compréhension des « grandes » maladies complexes – comme les cancers ou les pathologies cardiovasculaires – et des profils génétiques associés, il faut disposer d'un nombre considérable de patients et d'échantillons biologiques. Des chercheurs britanniques ont, par exemple, montré qu'avec une cohorte de 500 000 individus, âgés de 40 à 70 ans au moment de leur recrutement, plus de dix années sont nécessaires pour observer 20 000 cas de diabète, et plus de trente ans pour voir apparaître le même nombre de cas d'accidents vasculaires cérébraux… C'est le plus souvent irréalisable à l'échelle d'un hôpital ou même d'un réseau national. La seule façon de procéder est donc de collecter des données dans un nombre important de centres, généralement dans plusieurs pays. »

« **Le consentement est l'une des questions cruciales. Jusqu'à présent, celui-ci est donné pour une étude, dans un champ particulier. Pour réétudier un échantillon dans un autre cadre, il faut à nouveau demander leur avis aux patients.** Concrètement, c'est lourd et compliqué, d'autant qu'ils peuvent avoir déménagé, être morts… Cela rend certaines collections inutilisables et handicape la recherche, dans le domaine des maladies rares par exemple. **À l'échelle internationale, des comités d'éthique réfléchissent donc à un système de consentement plus large.** »

Le 20 juin

Le stade du miroir en quatre heures de *performance art* globalisé

Lu dans le New York Times*, publié le 13 juin 2014, un article de Rachel Will sous le titre « Indonesia's maverick artist » :*

"Ms. Suryodarmo's roots in the arts can be traced back to her parents. Her father, Suprapto Suryodarmo, is the purveyor of Amerta, a meditative dance practice and her mother, who died in 1987, was a traditional Javanese dancer. She credits a chance meeting in Germany with the Japanese Butoh dancer Anzu Furukawa for her start in performance art…She went on to study under Ms. Furukawa at Braunschweig University of Art in Germany. (…) At the university, Ms. Suryodarmo also studied under Marina Abramovic. She would later serve as Ms. Abramovic's assistant and perform alongside her with a group of students at the 2003 Venice Biennale. (…) **Her favorite performance is "I Love You,"** a piece originally performed in Barcelona in 2007 that she has since re-performed in Malaysia, Sweden and England. Bathed **in the red glow of a theater light, she grasps a 35-by-78 inch piece of glass weighing 70 pounds as a means to convey the burden and joy of love. She repeatedly says "I love you" while traversing the space for four hours, allowing her voice to vacillate with emotion and fatigue."**

NDLR : dans le LCJ précédent, c'est Francis Donovan qui avait signalé à Jacques-Alain Miller l'article d'Éric Zemmour.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

rédaction catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

▪ rédaction

coordination catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller,

eve miller-rose, eric zuliani

édition cécile favreau, luc garcia, bertrand lahutte

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy, judith miller
▪pour babel
-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole graciela brodsky
-Lacan Quotidien au brésil angelina harari
-Lacan Quotidien en espagne miquel bassols

-pour Latigo, Dalila Arpin et Raquel Cors
-pour Caravanserail, Fouzia Liget
-pour Abrasivo, Jorge Forbes et Jacques-Alain Miller

diffusion éric zuliani

▪designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com
▪technique mark francboizel & olivier ripoll
▪médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing

▪EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.